

2

FL 12946/3

Ch. Bally

Cat²

F. de Saussure.

La théorie de la voyelle et de la syllabe.

(Conférences faites les 4, 5 et 6 août 1897

à l'Anla de l'Université de Genève)



Bibliothèque
CHARLES BALLY

1193/48

N.B.- Le point d'interrogation marque les passages obscurcis ou
dénaturés par la reproduction sténographique.

I

La phonétique, étude historique de la transformation des sons, n'est pas une science subordonnée; la phonologie, qui est l'étude du jeu des organes dans la production des sons du langage, est une science auxiliaire de la linguistique.

La méthode en phonologie devient de plus en plus analytique; le Maître de phonétique, qui paraît à Paris, marque toujours davantage cette tendance à la complication. La phonologie répond-elle à sa mission en se livrant à cette analyse acharnée? Par ces minuties elle va en sens contraire de ce qu'elle voudrait ^{être} ~~être~~: un ~~instrument de recherche~~ apporter aux linguistes un instrument qui facilite leurs recherches. Les détails de la phonologie n'ont plus d'intérêt pour la construction d'une synthèse générale: seule cette synthèse aurait une valeur.

Un exemple montrera l'imperfection de la méthode en phonologie: dans toutes les langues on a constaté que la parole se partage en syllabes, dont chacune renferme une voyelle; mais la phonologie

ne tient pas compte de ce fait; ; pourtant, si l'on était au clair sur ces deux éléments, on aurait le cadre même de toute cette étude. On pourrait juger de haut ce qui se passe dans l'intérieur des syllabes; les principes acquis par cette observation seraient valables, après très peu d'étude, pour n'importe quel idiome. Au lieu de cela, la phonologie ne nous donne aucune instruction sur ces points.

Sur tout ce qui est particulier, la phonologie nous abreuve de lumière; mais en linguistique ce n'est jamais une unité simple qui embarrasse; si, par exemple, à un moment donné, dans une langue donnée, tout a devient o, il n'en résulte rien; tout est clair sans l'intervention de la phonologie. Elle ne devient précieuse que dans les cas où deux ou plusieurs éléments se trouvent impliqués et placés dans un rapport de dépendance interne; car il y a une limite naturelle aux variations de l'un d'après les variations de l'autre. Les cas où la syllabe est en jeu sont essentiellement de cette espèce.

Ainsi en vieux haut allemand hagl, balg, wagn, lang, donr, dorn
ont été plus tard hagal, balg, wagan, lang, donnar, dorn;

selon la nature et l'ordre de succession des deux consonnes en groupe, le résultat est différent: tantôt une voyelle se développe entre les deux consonnes, tantôt le groupe de consonnes reste compact. Mais comment formuler la loi? Il est à remarquer que cela dépend des groupes consonantiques, et qu'il faut se reporter à ceux-ci; or, à ce point de vue, en quoi consiste la différence? Nous constatons qu'une liquide ou nasale tantôt précède, tantôt suit une occlusive; cela nous éclaire-t-il? Il faudrait savoir si nous sommes en état de donner une forme empirique à la règle; mais dans les deux cas les mêmes éléments sont en jeu; même la règle empirique est nulle; une explication rationnelle est tout aussi impossible. Partout il s'agit d'un rapport variable résultant de la combinaison de deux phonèmes qui ont leurs limites infranchissables.

Dans la recherche du principe phonologique, la science travaille

à contre-sens en marquant sa prédilection pour les phonèmes isolés.;

car il suffit de deux phonèmes pour qu'on ne sache plus où on

en est, d'après la phonologie existante. Le seul fait qu'il y a

deux éléments entraîne un rapport et une règle, ce qui est très

différent d'une constatation. Gaston Paris posait cette question:

Qui me dira ce que c'est qu'une diphtongue?

Toute une science est encore à naître, et naîtra quand on aura pris

pour point de départ les groupes binaires et les consécutives de

de phonèmes. Ce sera nouveau, et voici en quel sens.

D'abord au sens le plus modeste: vis-à-vis de la phonologie actuelle,

soit les problèmes, soit les méthodes seront différents.

Quelle est l'opération nécessaire pour résoudre la question du

phonème isolé? La position des organes: c'est un fait de constatation

pure et simple:

1. parce que ce fait est perçu par l'oreille et est bien fixé;
2. on a toute liberté de prononcer à son aise un phonème isolé;

la question de la possibilité matérielle n'existe pas:

3. (on ne tient pas compte de) la discordance entre un effet voulu et un effet atteint; il n'est pas toujours possible de prononcer ce qu'on a voulu prononcer.

La possibilité et la volonté, ces deux facteurs de la phonation, peuvent être confondus dans le phonème isolé, et alors la question se simplifie et ne fait trouver que des constatations.

Mais dans la combinaison de deux phonèmes cette abstraction devient impossible.

Soit le groupe rg: puis-je le prononcer en toute circonstance? Je le puis si je ne spécifie pas quel est l'effet à produire; mais si je formule la question ainsi: Puis-je toujours prononcer rg en donnant à r un effet vocalique? la réponse sera: Pas dans toutes les circonstances, quand même je le voudrais. Puis-je toujours prononcer rg sans que r donne jamais l'impression de syllabe? Non, pas toujours.

Dans cette phonologie-*l* à tout se compose d'équations algébriques

où il faut savoir quel est le terme qu'on prend pour donné et ce qu'il faut faire varier dans les données. Or cette phonologie a pour premier caractère de n'être nullement analogue à celle qui existe.

Qu'est-ce qui distingue une consonne d'une voyelle, qu'est-ce qui constitue une syllabe?

Prenons un fragment de parole, de préférence dans une langue que nous ne comprenions pas; exemple: am^{an}quisque.

Trois sortes d'unités[?] sont reconnaissables pour l'oreille:

Les mots; mais

1a. On ne découvre pas de mots; Sievers tombe dans l'erreur contraire, poussé peut-être par l'accent allemand. Les Grecs ne séparaient pas les mots dans l'écriture.

1b. On distingue des unités irréductibles a-m-a-n-s etc., indépendante de toute durée et de tout accent. Il s'agit de sons homogènes.

2. Unité de la syllabe a-mans-quis-que.

3. Masses consonantiques et points vocaliques amansquisque.

Remarque I. Ces unités nous sont données d'une manière également directe; si une différence existe, c'est peut-être dans ce sens que la syllabe nous est donnée plus directement. Les premiers essais d'écriture ont consisté à marquer les unités syllabiques (Chypre, ancien Orient); plus tard seulement, on s'est arrêté aux masses consonantiques et vocaliques (écritures phéniciennes et hébraïque), qui marquent les consonnes et non les voyelles); le dernier état est l'état alphabétique, qui abandonne ces principes et ne s'occupe que des unités irréductibles, qu'elles forment syllabe ou non. Donc la syllabe est donnée plus directement que le reste.

Remarque II. Ces unités sont purement acoustiques et non physiologiques. Il n'y a que des sons.

? Aussi on ne peut définir ces unités sans anticiper.

? Secondairement, l'étude phonétique conduit à d'autres unités et à d'autres principes.

II

Il ne faut jamais dire que, acoustiquement, la syllabe se compose d'éléments simples; nous ne savons pas de quoi elle se compose; l'impression de syllabe est une chose indépendante des unités irréductibles; celles-ci morcellent seulement la chaîne en unités moindres qu'une autre. D'ailleurs, au lieu d'unités irréductibles a, b, s, etc., il vaut mieux dire impression acoustique a, b, s, .

A propos de ces unités, on pourrait se demander si, à ce moment, sans avoir jeté les yeux sur le mécanisme phonologique, on aurait pu les classer? *Nous* laissons cette question pour le moment; mais ~~cette~~ ^{elle} question à elle seule montre la distinction à faire entre le phénomène acoustique et l'acte phonatoire.

Les phonologistes établissent la division suivante, qui n'est pas absolument fixe:

Occlusives p t k , b d g

Fricatives f s x v ð

Nasales (occlusives) m n .

Liquides r l .

Semi-voyelles j w .

Voyelles i u ü

e o ö

a

Les occlusives sont les sons qui nécessitent une fermeture hermétique de l'organe buccal. Les fricatives nécessitent seulement une fermeture incomplète en laissant passer l'air dans un passage étroit. Les liquides

r, l, se caractérisent par une ouverture encore plus grande.

Les semi-voyelles sont indéfinissables. Les nasales sont des occlusives; la fermeture est hermétique, mais le canal nasal est ouvert.

On distingue les sons sonores, où les cordes vocales participent à l'émission du son, et les sons sourds, où cela ne se produit pas.

En résumé, dans un phonème quelconque, on trouve quatre choses:

l'expiration (qui n'est pas caractéristique, parce qu'elle se produit toujours);

la position des organes buccaux;

l'action des cordes vocales; ?

l'état d'ouverture ou de fermeture du canal latéral ou canal nasal;

Les voyelles sont, buccalement, les plus ouvertes de tous les sons;

il y a, chez elles, prédominance d'un son laryngien, non absent

des autres phonèmes (comparez b), mais qui, dans les voyelles, est

doublément favorisé.

A l'époque primitive de la phonologie, on maintint la distinction entre voyelles et consonnes; c'était peut-être un mélange de la classification des unités irréductibles avec la distinction ^{entre les} des masses consonantiques, ~~d'une part~~, et des points vocaliques, ~~de l'autre~~.

On considéra cette distinction comme donnée; mais elle marque déjà une confusion entre deux ordres d'idées; toutefois, elle doit être admise, et voici pourquoi.

On trouve d'abord que tous les points vocaliques sont occupés par des phonèmes de ce genre. On a dit longtemps, indifféremment, qu'une voyelle l'est de par sa nature propre, et qu'elle l'est par sa position dans une chaîne de sons. Sievers a le premier établi

d'abord qu'un son classé parmi les voyelles peut ne pas donner l'impression d'une voyelle (p.ex. j, w ne sont pas autre chose que i, u;

français mieux a un j et fidèle un i; pourtant la position des organes est la même). On adopta les signes i, u pour indiquer la fonction consonantique. D'autre part les éléments r, l, m, n, classés parmi les consonnes, peuvent fonctionner vocaliquement; ainsi l'al-

lemand abonde en r, l, m, n voyelles (cf. all. berittenen = beritnnn). Les signes adoptés pour désigner la fonction vocalique de ces sons est ṛ, ḷ, ṃ, ṇ.

Ont une fonction: p t k f s x;

deux fonctions: r, l, m, n, i, u;

une fonction: e, o, o, a.

Par conséquent on ne peut plus identifier l'espèce d'un élément avec sa position dans la chaîne; ainsi l'espèce i, ~~kṛita~~ est la même dans ~~kṛita~~ et dans kṛita mieux et dans fidèle; r, comme espèce, est identique dans krama et dans kṛita. Il était donc nécessaire de séparer par deux dénominations ces deux choses; i continue à

être voyelle et r consonne; mais, d'autre part, par rapport au rôle qu'ils jouent, on parle de sonantes et de consonnes; sonante veut dire point vocalique (voir plus haut), mais un des termes reste équivoque, celui de consonne; on pourrait convenir que, dans la chaîne, il s'agira de sonantes et de subsonantes, et, dans la classification, de voyelles et de consonnes.

D'ailleurs cette classification ne nous rend pas compte de la constitution de la chaîne des sons; qu'est-ce donc qui en rend compte? Sievers, qui a constaté la distinction mentionnée plus haut, en est resté là, de sorte qu'il double la question au lieu de la résoudre.

Première question: En vertu de quoi se produit la double fonction? Sievers se contente de répondre: parce que nous donnons à tel ou tel son telle ou telle fonction: c'est un cercle vicieux. Il ajoute que r devient sonantique quand il reçoit l'accent syllabique, et que, s'il ne le porte pas, il est consonne; la notion d'un "accent syllabique" est le commencement d'une théorie de la syllabe, qu'on ne trouve d'ailleurs pas dans Sievers.


Voici un exemple des problèmes pratiques qui se présentent.

On entend les prononciations ouvérier et bérouette pour ouvrier et brouette; on peut traduire cette différence phonologiquement en posant d'une part uvrie, bruet, et d'autre part uvrje et bruet; changement profond; mais quelle en est la formule? Sievers dira que les espèces sont les mêmes, mais que les accents en changent de place; mais cette explication n'explique rien.

Autre exemple: quelle est la différence entre neuo- et newo- (différence qui a, par exemple, des conséquences métriques). Dans toute diphtongue, Sievers marquera ^u pour u et w, de sorte que son système ne pourra pas distinguer les deux variétés.

En somme, on constate une absence totale d'explication du double rôle des phonèmes en dehors de ce qu'ils sont par essence; cela vient de ce que l'on s'en tire par la théorie des phonèmes isolés.

On peut remarquer qu'une occlusive (k, etc.) ne représente pas une chose une, mais, étant donné appa, agga, l'élément = se produit à l'occlusion des organes, au moment où la langue atteint le palais; c'est un son fermant; au contraire ~~ga~~ dans ga, l'organe se rouvre; la chose est encore plus claire dans le cas des labiales. On peut en outre distinguer un temps de repos dans la position obtenue; après ag, on peut prolonger aussi longtemps qu'on veut l'occlusion;

la formule est ag^gga; graphiquement , ou encore implosion < plosion.
explosion

Supposons pour le moment qu'il n'y ait que l'implosion et l'explosion (appa); on a considéré cela comme un caractère des occlusives; (c'est donc à tort que celles-ci sont quelquefois appelées des explosives);

Mais ce caractère des occlusives est commun aux nasales, qui sont des occlusives: anna.

Allons encore plus loin et prenons l; dans alla on remarque aussi l'implosion et l'explosion. R, bien que plus ouvert, présente le même phénomène.

Ce n'est pas tout encore: pour gu, malgré la fermeture incomplète de l'organe buccal, on a la même impression aiia auua.

Même pour e, o, qui sont encore plus ouverts, on peut avoir une ouverture, bien que nous ne connaissions que la fermeture.

Seul a est tellement ouvert qu'il est plutôt au-dessous de la ligne de fermeture normale; dans ce seul son, on ne distinguera pas de fermeture ni d'ouverture; ce son est homogène.

Ordinairement on n'a pas consécutivement ces deux moments, mais ou bien l'un ou bien l'autre; dans "je prends" r est explosif, dans "armé" il est implusif; dans "classer" l est ouvrant; dans "palper" il est fermant.

La plupart du temps ces deux phénomènes se produisent d'une manière indépendante l'un de l'autre. Strictement, il faudrait pouvoir distinguer dans l'écriture un son fermant d'un son ouvrant; pour r, p.ex., cela pourrait se faire ainsi: p^rbie, a^rmé. Il y a deux cas où notre écriture distingue les deux phénomènes 1) dans i j, 2) dans u w; comparez auwa, aija. L'école de Sievers prend ici le contre-pied

de ce qu'il fallait faire: elle ne distingue pas ces deux états; elle marque u ou u indifféremment.

Les phonèmes communément distingués dans les tabelles de classification représentent de simples abstractions; en réalité il n'y a rien qui soit p dans la parole; c'est une généralisation qui crée la notion de p. On parle de p comme on parle de l'espèce zoologique; il y a des individus masculins et féminins, mais il n'y a pas de représentants idéals de l'espèce. Mais la notion d'espèce phonétique n'est pas fausse en soi; elle est nécessaire. On pourrait se servir des capitales (P, R, S, etc.) pour les désigner; d'autre part les "individus", p.ex. $\overset{\wedge}{pr}$ (p implusif et r explosif) sont distingués par le fait qu'ils représentent un temps; ils ont un commencement et une fin; au contraire P, R, ne sont pas dans le temps; c'est un résumé des caractères communs, abstraction faite des différences.

Tous les moments irréductibles ||||| représentent autant de ces tranches qui représentent un phonème ouvrant ou un ~~phonème~~

17 phénomène fermant; c'est si vrai que l'écriture tient compte du temps en doublant la lettre (appa).

Dès lors l'impossibilité de procéder par unités phonologiques est claire. Que signifient en soi un groupe mr, ou bien ln, gh? Deux abstractions ne peuvent faire un moment dans le temps; mais on peut parler de mr, mr, mr, mr. Il suffit donc de deux phonèmes pour embarrasser la phonologie actuelle.

Elle est impuissante pour une autre cause encore; elle dissèque tous les éléments, mais elle nous laisse le soin de les recomposer; ^{or} ~~mais~~ nous ne le pouvons pas, parce que deux phonèmes impliquent un rapport et une règle, tandis qu'un phonème implique simplement une observation; mais il faut ajouter aussi: parce que la dissection a été mal faite; il n'y pas seulement méconnaissance du rôle que doit jouer la synthèse à côté de l'analyse, il y a insuffisance dans l'analyse elle-même.

Indication d'une synthèse.

Point incident: chaque espèce phonétique a son degré d'ouverture.

Occlusives: ^(degré 'j') ouverture zéro (ou aperture) zéro.

Fricatives: aperture 1.

Nasales: a.2 (Au fond, la fermeture est aussi complète dans la nasale que dans la fricative; mais grâce à l'ouverture nasale, le son arrive plus incomplètement à l'oreille et l'effet est différent).

Liquides: a. 3

I, U: a. 4

E, O: a. 5

A: 6 (maximum d'aperture).

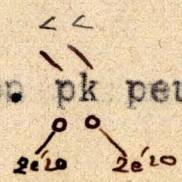
1) On peut toujours joindre deux phonèmes si le premier est explosif et le second implusif; ex. kb, kr, ki, ym (fréquent dans certaines langues). Le degré d'aperture est indifférent; in groupe explosivo-implusif peut être formé avec un même phonème, p.ex. nn.

2) Il n'y a aucune difficulté à joindre deux phonèmes si le premier est implusif et le second explosif, rk (p.ex. dans arca).

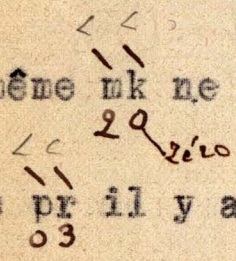
ln, sp. Ce sont des groupes implosivo-explosifs:

3) Deux explosions peuvent se produire consécutivement; mais si la seconde explosion appartient à un phonème d'aperture moindre ou égale que le premier, ou même d'égale aperture, il n'y aura pas la sensation acoustique

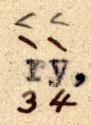
d'unité qu'on trouvera dans le cas contraire, pk peut se prononcer, mais il n'y a pas impression d'unité; P et K sont d'égale aperture.



De même mk ne forme pas un groupe fondu pour l'oreille. Au contraire



dans pr il y a continuité de son pour l'oreille; ry, p.ex. dans rien,



ne fait pas davantage difficulté. Lorsqu'un phonème est plus fermé qu'un phonème précédent, on ne peut le préparer, ce qui devient possible s'il est plus ouvert; au moment où on prononce p, la position pour faire éclater r est déjà prise.

ry est un chaînon explosif. Un chaînon peut comprendre plus de deux

éléments, p.ex. k s r w a
 0 1 3 4 6

4) La loi est opposée pour le cas implosion + implosion. Tant que le phonème est plus ouvert que le suivant, on a l'impression de continuité; cf. $\begin{matrix} // & // \\ 43 & 632 \end{matrix}$ ir, arnta; mais si cette condition n'est pas remplie, si le phonème suivant est plus ouvert que le précédent, la prononciation reste possible, mais l'impression de continuité n'est plus là; cf. $\begin{matrix} // & // \\ 6 & 2 & 3 \end{matrix}$ a n ré. La première implosion donnera l'impression d'un point vocalique. On a alors un chaînon implosif. La diphtongue n'est qu'une forme particulière du chaînon implosif; les groupes $\begin{matrix} // \\ 63 \end{matrix}$ arnta et $\begin{matrix} // \\ 64 \end{matrix}$ autā (ce dernier avec diphtongue) sont absolument parallèles; il n'y a qu'une différence d'aperture.

? Le son vocalique tient à ce que l'aperture est plus grande et se fait davantage sentir; ce facteur de l'aperture est encore méconnu par l'école de Sievers, puisqu'on lui donne le nom de Schallfuelle.

Limite de syllabe et point vocalique.

Dans la chaîne suivante (qui est normale!)

$\begin{matrix} \backslash & \backslash & \backslash & / & \backslash & \backslash & \backslash & / & / & \backslash & / & \backslash & / \\ b & r & w & \underline{i} & r & k & s & y & \underline{a} & i & n & t & r & \underline{d} & \underline{n} \end{matrix}$

si on s'arrête à tous les points où se rencontrent une ^{implosion} ~~explosion~~ et une ^{explosion} ~~implosion~~ (c.à.d. aux "sommets"), on aura autant de limites de syllabes. Les points vocaliques sont dans les "vallées". Jamais une ^{explosion} ~~implosion~~ ne donne l'impression vocalique; jamais elle ne prend un temps en métrique. En métrique toute implosion rend la syllabe longue par position.

Point important: nous pouvons maintenant tirer de la syllabe l'unité irréductible; c'est juste l'inverse de ce qu'on fait: c'est des sons qu'on déduit la limite de la syllabe. Je suis libre de prononcer K explosivement ou non, mais la conséquence est que la syllabe finira autrement.

D'autre part il y a des limites qu'on ne pourrait enfreindre; j'aurais la volonté de faire entrer tel ou tel son dans la même syllabe sans que je le puisse: la nature des sons consécutifs s'y oppose.

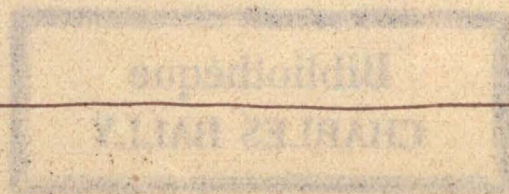
On déduit la syllabe du son irréductible.

Points particuliers, mais très importants:
 Nous avons le même n (implosif) dans anta, où il est consonne,

et dans tnta, où il est voyelle; les conditions de voisinage sont simplement différentes et donnent l'impression, ici vocalique et là consonantique. Dans tnaga n est explosif. La notation habituelle est anta, tnta, tnaga; mais elle confond des choses très distinctes.

La comparaison entre anta et tnaga, au point de vue de la nature de n, est fautive; celle entre anta et tnta est logique.

On note n dans anta comme dans noter; c'est au rebours du bon sens et de l'observation. Les distinctions n, r, u, i sont basées sur l'impression acoustique; si c'est là l'idéal, c'est très bien; mais cela ne suffit pas; l'écriture explicative doit marquer l'explosion et l'implosion sans s'inquiéter de ce qui est vocalique ou consonantique; cela se déduira de soi-même de l'explosion et de l'implosion. P.ex. dans all. beritnnn, où l'on ne peut nullement, comme le prétend Sievers, faire varier les fonctions de consonne et de voyelle entre les trois éléments nnn (-t|n̄|n̄|n̄).



Bibliothèque
CHARLES BALLY



Bibliothèque
CHARLES BALLY